



Les flammes de l'arène
Guy MASAVI

Publication: 2009

Catégorie(s): Fiction, Littérature sentimentale, Nouvelles

Tag(s): nouvelle, corrida, incendie, torero, "Raphael de Paula"

Sur les sentiers

1

Sur un petit sentier, au-dessus du village de SINSANS, les pousses de chênes kermes et les genêts scorpions fouettaient ses mollets, laissant parfois une traînée rouge perlée de sang . C'était bien la peine de s'être rasée les jambes la veille, pour porter la robe courte que son mari adorait, puis s'être enduit le corps de crème hydratante pour que sa peau soit plus douce et, sur le visage, s'être massé les ridules d'un onguent plein de ribosomes et de collagène, que sais-je encore, que lui avait conseillée une amie .

À quarante ans, son corps ne trahissait pas deux grossesses et donc, deux mouflets à élever, un patron tyran, un mari à supporter, une belle-famille à tolérer. Ses seins prenaient simplement une forme discrètement oblongue, mais l'aréole pointait fièrement ; sa taille était droite, plus tout à fait concave vers le nombril, ses fesses et ses membres avaient une ligne pure, des saillis, faites de muscles ; ses épaules aux deltoïdes développés lui donnaient, vues de dos, la silhouette presque androgyne des femmes sportives.

Hier soir tous les détails de son corps passèrent devant le miroir sous son regard critique et inquiet. Son verdict :

— T'es pas si mal ma vieille, t'as de beaux restes !

Hier soir, elle s'aimait et la soirée aurait pu être gaie et coquine. Elle devait souper chez des collègues de Thierry, son mari , et elle avait l'envie de plaire, de lui plaire.

Sandrine basculait à présent dans un sentier très pentu, elle attaquait avec rage chaque bosse, chaque virelai, son corps balançait d'avant en arrière ; ses mains, ajustant les freins, modulaient la vitesse .

Sur la pointe des pieds en suspension sur les pédales, elle sentait chaque pierre, chaque ornière, autant de pièges que sa maîtrise du VTT, lui permettait de vaincre.

De la rage il en fallait pour parcourir la garrigue en plein mois d'août sous un soleil de plomb. Le ciel bleu n'avait pas quitté le zénith depuis deux mois et la campagne se desséchait lentement. Les rochers et la terre avaient la même consistance, la flore prenait aussi des allures minérales :

1.<http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html> <http://artlibre.org/licence/lal>

figée, tordue, rigide, pas la moindre touffe d'herbe verte, que du jaune pale au brun cramoisi.

L'air était brûlant comme aux abords d'un brasier, le vent fort, ce jour, ne déplaçait que des turbulences chaudes aux parfums de fumées. L'horizon se surlignait d'un trait brunâtre, menaçant, mais elle ne le remarquait pas, toute concentrée qu'elle était sur son parcours et ses obstacles : là une marche à franchir, là une courbe serrée qui précédait un raidillon. Son corps entier dégoulinait de sueur, la gourde était vide et la soif la tenaillait.

Elle ne se rappelait plus si elle avait forcé sur le vin la veille, ce dont elle était sûre c'est d'avoir traversé la ville seule à pied après avoir claqué la porte.

Repas de grimace

— Qu'est-ce que j'entends ? Sandrine, tu aimes la corrida, c'est incroyable ! Sais-tu que 83 % des Français sont contre, que le picador enfonce une lance jusqu'à trente centimètres de profondeur et fouille la plaie, afin de cisailer le ligament de la nuque pour que la pauvre bête baisse la tête. Il paraît qu'un torero a mis trente et un coups d'épée pour tuer son taureau. C'est horrible !

Comment, la conversation en était arrivée là ? Elle ne s'en souvenait plus. Quel fut le lent cheminement des palabres d'une soirée guindée ?

Chaque assiette était encadrée par deux fourchettes et trois couteaux, bref de quoi poignarder plusieurs fois chacun des convives . Elle aurait sûrement réservé le plus pointu à la pouffiasse à côté de son mari , plus par fierté que par jalousie. Depuis leur départ de la maison jusqu'au domicile de leurs hôtes, Thierry n'avait pas eu un sourire, ni même prononcé un compliment, la robe courte qu'il aimait, les jambes lisses, et le trait noir sur ses yeux étaient passés inaperçus ; en revanche le décolleté de sa voisine de table et ses gros seins, avait un intérêt évident, comme elle pouvait en juger par les éclats de rire et les regards plongeants de son époux.

Sandrine n'entendait pas le discours de la maîtresse de maison, elle le connaissait par cœur.

La table comptait dix personnes :

Cinq votaient à droite, quatre : socialistes, Sandrine : Laguillier. Sept contre les grèves des transports ; quatre contre l'avortement dont trois femmes ; sept croyaient en Dieu ; cinq pour penser qu'une majorité de chômeurs sont des fainéants, les même cinq pour penser que les Arabes aussi . Enfin, sept étaient contre la corrida, deux ne voulaient pas froisser leur hôtesse.

Aucun, sauf Sandrine, ne savait que :

4 milliards d'individus ont un revenu inférieur à 2 dollars par jour ; chacune des 200 personnes les plus riches du monde détient l'équivalent de la fortune de 1,2 million de personnes pauvres.

Les 3 individus les plus riches de la planète ont une fortune qui est supérieure au PIB des 48 pays les plus pauvres.

Mais presque tous les convives connaissaient la longueur de la pique du picador.

— Comment peut-on dire que l'on aime le taureau en le massacrant dans une arène ? Ma chère .

Sandrine aurait pu rejoindre le clan des deux faux culs, qu'elle avait vus à l'entrée d'une corrida.

— Je vais vous dire pourquoi !

Parce que j'aime voir le cul des toreros bien moulé dans leurs habits de lumière, et puis ce que j'aime encore plus c'est la « cornada », quand le taureau, soudain, soulève le torero puis le projette au sol. Le sang ne gicle pas, l'orifice paraît invisible, mais la corne a fait des dégâts considérables. Le chirurgien qui est dans l'arène ne peut pas se contenter de réparer simplement l'artère fémorale qui est sectionnée ; il doit au préalable ouvrir largement pour bien tout dégager, car la corne a fait, dans les chairs, souvent plusieurs trajets pour le même orifice d'entrée. En passant, elle dilacère les vaisseaux de la racine de la cuisse puis un premier trajet remonte jusqu'à la vessie à travers l'anneau crural et la perforer, un deuxième trajet plus profond et postérieur va perforer l'ampoule rectale.

Ce discours saignant et chirurgical témoignait de son métier d'infirmière, d'aide-réanimatrice en bloc opératoire .

Thierry n'avait jamais entendu Sandrine aussi volubile et agressive.

— Mais ma chérie c'est dégueulasse ce que tu nous racontes là, on mange !

— Justement mon chéri, ce qui est dégueulasse, c'est précisément ce qui est dans mon assiette, j'ai horreur du taureau castré, élevé, sélectionné, gavé en batterie, privé de corne, et traîné dans un abattoir un anneau dans le nez pour être tué en série . Ça me fait gerber !

Elle se leva et prit la porte sans autres mots devant une table médusée.

Thierry essaya de la rattraper, mais en vain, elle courrait plus vite que lui et elle fondit dans l'obscurité à l'angle d'une rue . Elle erra ainsi le reste de la nuit, pour enfin, au petit matin, retourner chez elle pour enfiler à la hâte son cuissard et enfourcher son vélo pour se laver l'esprit.

Aimait-elle encore Thierry ? Elle ne voyait plus dans ses yeux la moindre passion malgré ses efforts pour lui plaire, pour que la routine ne s'installe pas, pour que leurs étreintes ne soient plus pour l'hygiène. Peut-être renvoyait-elle en miroir la même indifférence. Son couple à la dérive, sa fuite était le sport : la course à pied et le VTT.

Choisit-on d'aimer la corrida ou non ? Quand on est né à Nîmes et que l'on est bercé depuis sa plus tendre enfance par la rumeur de l'arène ?

Les soirs de feria, ses arches vibrent, ronronnent ou aboient au fil du spectacle sanguinaire. Ce n'est plus l'humanité qui crie ollé c'est la pierre

. À force de vivre sous ces vieux rochers, les cœurs se durcissent par mimétisme. On sait que la bête a mal, que le sang ne coule pas sans souffrance, mais ainsi qu'une drogue l'on attend l'instant rarissime de félicité, la faena de rêve, le plongeon dans l'abîme des contradictions où la souffrance, la mort, la beauté se mêlent. C'est impalpable, déraisonnable, il faudrait raser les arènes et déporter la population qui est née là pour que tout cela cesse. Car ici comme ailleurs les hommes tuent pour leur passion ou leur religion.

Ici c'est le taureau qui meurt.

Retour à la source

Il était temps d'arriver à cette source, qu'elle connaissait bien, ce havre de fraîcheur, sous une allée de platanes centenaires, perdu au milieu des garrigues.

Il y a peu de sources pérennes en ces coins arides. Elles sont toutes des lieux chargés d'histoire où, des Gaulois aux Romains, des générations sont venues s'y abreuver. Aujourd'hui il n'y a guère que les randonneurs assoiffés et les animaux sauvages qui se désaltèrent ici. Peut-être n'y avait-il pas que la source qui attirait Sandrine dans ce lieu perdu.

Il y avait mille souvenirs de pique-nique avec ses parents et ses frères ; ces dimanches merveilleux, de printemps, où l'air s'embaumait d'effluves de grillades, où la saucisse, en colimaçon sur le grill, se déchirait sur la braise.

— Je compte jusqu'à cinquante !

Il lui semblait entendre ses frères :

— Ça y est !

Les genêts, autour, bruissaient au passage des bambins « en cachette ».

L'eau fraîche presque glaciale pour la température ambiante glissait le long de son cou et entre ses seins ; un délicieux frisson l'envahissait malgré le ballet menaçant des guêpes autour de la fontaine.

Est-ce par hasard qu'elle s'allongea dans ce coin d'herbe encore verte à l'ombre du platane et à quelques pas de la source ? Ce lieu n'évoquait-il pas autre chose que des parties de cache-cache avec ses frères ? Elle était épuisée ; une nuit blanche, vingt kilomètres de VTT dans les jambes, cela en étaient trop, elle plongea très vite dans un profond sommeil. Le ciel se déroba sous un voile brun rougeâtre.

Raphaël de Paula balançait alternativement la cape rouge et or, d'abord dans une fente d'escrimeur, pour capter le taureau, le tirer dans sa sphère, pour que son œil se glisse dans le drap, que son énergie s'enroule dans la toile. Puis ses deux jambes tendues bandèrent l'arc de cercle que décrivait la bête. Il n'y aurait bientôt qu'une tache noire, rouge et or qui balancerait à la cadence d'un flamenco.

Raphaël est né à Valence dans un camp de gitans, un moi d'août 1956. Il passe l'alternative ce 18 août 1975 à Nîmes, il est cinq heures et il enchaîne les passes de cape de son second taureau . Trente mille paires d'yeux plongent avec la bête dans l'étoffe rouge, leurs expirations se ponctuent d'un « ollé ! ». Dans quinze minutes, le taureau tombera sous un coup d'épée unique et foudroyant. Avant, il y eut une pique acharnée

ou la bête répondit à chaque pression de la lance par des coups de cornes rageurs dans le « caparaçon » ; puis vint l'étrange jeu d'un homme qui paraissait presque nu sans sa cape et qui bravait l'animal haletant, en brandissant des banderilles blanches. L'espace d'une courte apnée de frayeur, Raphaël posa ces trophées immaculés sur l'encolure sanglante du taureau, dans un bond souple, félin et précis et dans la cadence de la musique.

Puis vinrent le silence, l'aboutissement, la faena de muleta. Peu à peu le taureau entra dans la danse, s'incurvait à droite puis à gauche, se cabrait dans sa course si l'étoffe s'élevait dans les airs, puis reposait son nez sur la toile, dans un mouvement suave ou l'homme et la bête ne faisaient qu'un, où le sang qui coulait souillait l'habit de lumière, comme pour rappeler à Raphaël, qu'un œil noir attendait une faiblesse, une erreur, que leurs sangs alors se mêleraient ; d'erreurs il n'y en eut pas, les passes s'enchaînèrent, d'abord dans le silence que déchirait la voix de Raphaël, puis peu à peu, insensiblement, dans le tempo de la musique . La muleta enveloppait la robe noire du taureau, apprivoisait sa charge, occupait le vide imperceptible qui séparait parfois l'homme de la corne . Tout s'inscrivait dans un cercle : la valse de l'homme et du taureau, l'ovale de la piste, l'ocre de la terre dans le cylindre rouge des barrières, la profondeur des arènes et sa rumeur incantatoire ponctuée « d'ollé », tout conduisait à un vertige rotatoire presque hypnotique où le sang, la souffrance et la peur perdaient leur sens commun, perdaient leurs synonymes guerriers .

Le triomphe fut total, quand le torero vint au centre de l'arène quérir son trophée des mains d'un homme de noir vêtu : une paire d'oreilles noires et sanglantes.

Selon la tradition, Il y aura une accolade virile, ce fut un baiser volé sur la bouche.

Sandrine était démasquée. Le geste interrompit un instant le chahut des cris et des applaudissements, jusqu'à ce qu'elle enlève son chapeau et laisse tomber sa longue chevelure.

La foule soulagée se leva d'un bloc pour saluer cet événement : l'alguazil était une femme.

Raphaël le savait depuis le « passé ». Leurs regards s'étaient croisés ; le visage était trop fin, la main du cavalier trop tendre et efficace, la monte et l'allure trop féminine. Il avait posé sa main sur le genou de la cavalière et lui avait dit, dans un français aux accents ibériques :

— je vais toréer pour toi.

Il aimait l'audace et le culot ; il en fallait pour prendre l'habit noir de l'alguazil quand on est une femme et que l'on n'a pas dix-huit ans ; une sacrée audace pour placer un cheval au pas espagnol devant trente mille personnes qui rugissent et qui piaffent d'impatience que la corrida commence.

Il fallait un sacré aplomb pour oser provoquer ce temple du machisme et de la tradition.

La soirée à l'hôtel Emperor rassura le petit monde tauromachique, le torero n'était pas gay, la rumeur d'un alguazil féminin fut officialisée sans peine et sans heurt. Le merveilleux visage de Sandrine adolescente avait dégelé le petit monde du « ruedo » et de « l'aficion » . Dans cet univers de machos où les couilles symbolisent le courage, un torero affichant son homosexualité aurait fait tache. Encore un paradoxe, la domination du mâle taureau par le matador doit s'opérer dans un habit, une gestuelle, une grâce féminine. Mais peu de femmes sont tentées par l'habit de lumière.

Ils s'éclipsèrent tous deux, de la soirée huppée. Raphaël était supposé raccompagner son invitée chez elle dans un petit village non loin de Nîmes. Mais le flirt, débuté dans la voiture s'acheva dans un coin d'herbe tendre près d'une source et sur la cape de la corrida . La nuit était moite, leur haleine exhalait la sangria et leur corps le désir. Raphaël lui fit l'amour dans la cadence d'un flamenco. Dans la fougue des baisers, la lenteur des caresses, la tiédeur de la peau, les étoffes qui glissaient, Sandrine se laissait capter par le plaisir, et rendait à son amant des soupirs voluptueux.

Les hasards des rencontres firent qu'elle ne connut plus l'amour dans l'herbe, sous un ciel noir ponctué d'étoiles et barré d'une traînée blanchâtre. Des Voies lactées comme cette nuit-là elle n'en aperçut jamais plus.

Elle ne revit pas Raphaël ; quelques coups de téléphone, pas de lettres, pendant les quelques mois d'une gloire éphémère, qu'un cruel coup de corne interrompit. Dans un livre de tauromachie quelques années plus tard elle put lire cette lapidaire définition concernant son héros :**RAPHAEL DE PAULA**

Le sortilège

Ensorcelant, génial, baroque, inspiré... Paula est à part. Raphaël de Paula allie les deux piliers sur lesquels naît son torero : le génie et la trouille.

Elle ne connut jamais son destin, malgré quelques tentatives pour retrouver sa trace.

Raphaël de Paula avait disparu. Ce n'était pas par trouille, qu'il avait ôté définitivement son habit de lumière, mais par lucidité. Après avoir frôlé la mort, il avait vieilli brutalement, il n'avait plus le cœur à jouer les ballerines devant un taureau de combat et la gloire ne le motivait plus.

Flammes sauvages

Quand elle ouvrit les yeux, une fumée rougeâtre et acre l'entourait. Un jeune adolescent, retenant avec peine un beau cheval andalou, la secouait alors qu'elle toussait et suffoquait.

— Madame ! Madame ! Réveillez-vous, faut pas rester là !

Elle ne savait plus où elle était, ni pourquoi Raphaël l'appelait Madame.

La garrigue grésillait tout autour, sous les assauts du vent. Les flammes léchaient presque la source. Le jeune homme souleva prestement Sandrine par le bras. C'est seulement à cet instant qu'elle réalisa, l'urgence de déguerpir. Le cavalier l'aida à se hisser sur la croupe du cheval. Il piaffait de peur, les narines dilatées et le souffle court, mais son écuyer le maîtrisait à merveille. Un pin parasol, non loin de là, se mit à crépiter, puis en l'espace d'un court instant s'embrasa, projetant un souffle brûlant alentour. Il donna le signal du départ, un galop effréné sur un maigre sentier encore épargné.

Le cheval semblait voler sur les chênes kermes et Sandrine serrait le torse nu de son sauveur qui n'était pas le prince charmant du rêve où elle était plongée, il y a peu, ni Raphaël malgré l'étrange ressemblance qui devait, pensa-t-elle, tenir plus de son âge que de ses traits .

Ils purent ainsi s'extraire de l'incendie et rejoindre un vallon plus frais, puis un chemin sur le plateau qui surplombait la plaine. Le feu n'était plus à leur trousses pour l'instant. Le jeune cavalier désirait au plus vite rejoindre son père dans un mas voisin où ils habitaient tous deux .

Perdu au milieu d'une forêt de chênes verts, d'arbousiers et de viorne tin, une habitation aux formes d'hacienda, murs blancs et tuiles rouges, se détachait.

Un homme, beau quinquagénaire grisonnant s'affairait à aplatir, élaguer, débroussailler, arroser, tout ce qui approchait ses murs . La colonne de fumée qui s'étirait et s'épaississait à l'est l'informait sur l'avance du feu.

Son fils lui apparut enfin, ce fut un immense soulagement qui lui donna un regain d'énergie pour reprendre son labeur de sauvetage. Il n'avait pas vu la passagère en croupe et, sans se retourner, donna ses instructions.

— Ah ! Enfin Pedro ! Prends les chevaux et pars au-devant des pompiers qui arrivent, tu leur diras qu'il n'y a plus personne ici !

Il parlait avec une voix rocailleuse, aux intonations hispaniques. Quand il tourna la tête et aperçut Sandrine, il ne put s'empêcher de sourire malgré les circonstances.

— Pedro ! tu es incroyable ! tu pars une heure tu me ramènes une femme et le feu .

Sandrine ne vit qu'un regard noir au travers d'un visage buriné et poudré de poussière jaunâtre. Il écouta un instant le récit de son sauvetage puis se remit à l'ouvrage. Tout en expliquant l'urgence de rejoindre les pompiers.

— S'ils arrivent jusqu'ici ils vont m'obliger à partir et laisser le mas.

Sandrine aida Pedro à rassembler les trois chevaux très excités par le vent et les effluves âcres de la fumée. Elle prit le chemin de la Route de Sauve avec le jeune homme.

Quand on s'appelle Sandrine, que l'on a un tempérament de feu, que l'on déambule, une nuit durant, sur l'asphalte brûlant après avoir laissé son mari sur place, l'on ne peut pas obéir aux injonctions d'un bel Hidalgo, ni suivre bêtement un prince charmant imberbe.

Alvaro Gomez vit bientôt entre deux tourbillons de fumée une silhouette fine s'agiter au bout d'un tuyau d'arrosage. Il n'était plus temps de gueuler, d'essayer de comprendre ce retour suicidaire. Un dur combat commençait.

L'incendie avait débuté dans l'après-midi poussé par un fort vent du Nord. Les fumées s'étirèrent peu à peu comme un léger voile puis bientôt en masses compactes et brunes. Les bombardiers d'eau commencèrent alors leur ronde interminable de plus en plus près, de plus en plus bas. Le proche hurlement de leurs moteurs après le largage, leurs silhouettes compactes, donnait une ambiance de guerre.

Pedro connaissait le feu, et se préparait à l'affronter comme 15 ans plutôt. Il se préparait à cette lutte sans haine, sans rancœur, rien que la froide détermination de quelqu'un qui connaît son ennemi.

La garrigue a été modelée par l'homme, le sol, les sentiers, les murailles de pierres sont son ouvrage. Le feu et les milliers de moutons qui ont sillonné ces lieux durant des siècles, ont sélectionné la flore. Alvaro sait qu'à l'automne dès les premières pluies, puis au printemps prochain, tout reverdira. Mais aujourd'hui il faut sauver ce qui ne repoussera pas : son bien.

Il n'a pas peur de la mort, peut-être lui est-elle trop familière pour l'avoir côtoyé ou bravé, pour avoir accompagné la mère de Pedro jusqu'à son dernier souffle .

La lance à incendie crachait sur le toit, les murs et tout autour de la maison . Bientôt une pluie d'escarbilles incandescentes, se précipita au-dessus de leur tête ; à chaque point de chute sur l'herbe sèche du jardin, un rond de flammes centrifuges se formait. Sandrine à grands coups de pèle, étouffait chaque impact. Un grand nuage presque opaque plongea sur le mas, Alvaro tendit à sa collaboratrice une serviette pour la mettre sur le nez.

L'obscurité, l'air brûlant, irrespirable, le tonnerre des moteurs d'avion, le crépitement des chênes enflammés, le souffle explosif des pins embrasés, les tourbillons incessants de terre, de cendre et de fumée, est-ce cela l'enfer ?

La lance d'Alvaro attaquait les flammes horizontales qui s'extirpaient du brasier comme autant de langues ardentes. Le feu domestiqué des cheminées qui se tortille gentiment dans le crépitement cadencé d'une bûche calibrée, n'a que peu de similitudes, avec les hideuses et démesurées contorsions des flammes sauvages de l'incendie, qui semblent hurler de joie à chaque mètre conquis à chaque tronc brûlé .

Soudain le groupe électrogène qui actionnait la pompe du forage rendit l'âme sous l'effet de la chaleur. Il n'y avait plus d'issue, plus de point de fuite. Les deux combattants, à moitié asphyxiés, se réfugièrent dans la maison. Ils restèrent une bonne heure haletants et agités de violentes toux. Ils entendaient, au dehors, le grésillement des flammèches au pied des murs, les rafales de vent et le ballet des bombardiers d'eau ; l'un d'eux plongea à quelques mètres de leur refuge ; le souffle du largage fit voler les fenêtres en éclats et dégonda la porte, Sandrine perdit connaissance.

La cape rouge braise

Par son jaillissement soudain du toril ou du char, la force sauvage qui émane de lui à chaque foulée, le taureau fascine. Son armure, en forme de lyre ou qui pointe à l'intérieur comme une accolade blanche aux pics noirs et menaçants, trace dans l'arène ou dans la rue un sillon de peur. Pourtant, il a le regard doux des herbivores. Dans le pré, dans son troupeau, il est calme et regarde passer les trains dit-on. Dans l'arène, seul, il charge avec férocité tout ce qui le menace. Sa corne chasse et frappe avec l'habileté et la précision d'une épée dans la main d'un maître d'armes. Quand il cogne les lourdes planches rouges, elles volent en l'air comme un fétu de paille. La démonstration de sa force et de son habileté est là, à cet instant précis où il s'acharne sur la barrière.

Le taureau n'est pas naïf, s'il fonce dans la cape, c'est que le torero est assez habile pour le faire passer. Si l'homme ne bouge pas, que ses pieds restent rivet au sol quand 400 kg de muscles armés de cornes foncent sur lui, c'est qu'il a un courage hors du commun. S'il se cambre, et canalise cette force sauvage dans un geste lent et souple ou s'il pose son crochet de razeteur sur le frontal comme il caresse une joue d'enfant, c'est qu'il est un artiste.

Ce n'est pas une perversion de l'art, s'il existe des arts martiaux, il existe un art de toréer ou de razeter. Ils ne justifient ni la violence, ni la cruauté, mais la sublime. La nature, en ce bassin méditerranéen, est cruelle, elle souffle le chaud et le froid, l'eau et la glace, comme les jeux de l'arène distillent le sang et l'or, la beauté et la mort, la gloire au prix de la peur.

Pour Alvaro, le prix à payer pour vivre sous le ciel bleu et sa passion du cheval, c'était le feu. Il en avait payé des prix pour ses passions, la souffrance dans sa chair, la souffrance morale de voir partir sa compagne après de longs mois d'agonie que l'on résume dans les journaux par cette laconique expression : "décédée d'une longue maladie".

Il se disait en guise de réconfort qu'il choisissait ses passions. Bien d'autres, sur tous les continents, paient très cher le droit inique de naître dans la misère et d'en mourir.

Voilà, où menaient les pérégrinations de la pensée d'Alvaro à l'instant précis où il humectait le visage de Sandrine avec un gant humide, décollant la couche de poussière et de suie mêlée, et qu'un beau faciès, quelque par, familier se révélait.

La nuit était, à présent, tombée et avec elle le vent.

Un lourd silence saisit bientôt les garrigues, quelques flammèches au fond d'un tronc d'olivier, quelques fumerolles blanches ça et là, mais pas de bruits, que l'enveloppe noire des cendres et du ciel mêlés.

La nuit fut longue, à guetter les reprises de flamme, surveiller l'état de Sandrine et la faire boire quand elle revenait un peu à elle ; de vilaines brûlures aux mains engendraient quelques gémissements par moment.

Au petit matin quand le soleil s'arracha d'une gangue de fumée brunâtre, un premier 4*4 rouge arriva. Pedro, comme les pompiers, étaient stupéfiés de voir la maison presque indemne au milieu de cette désolation de cendres grises et de terre sombre. Les squelettes noirs des chênes s'étaient à perte de vue, comme une armée de spectres déhanchés levant leurs griffes vers le ciel.

Le sol brûlé étalait sa nudité faite de cailloux et d'argile cuite, de murets de pierre insoupçonnés et de sentiers sinueux et dépouillés qui, il y a quelques heures encore, se perdaient dans un fourreau vert de chêne kermes.

Quand il aperçut son père, il fonça dans ses bras en pleurant. Alvaro le rassura tendrement.

— Ça va mon fils, ça va. Parle-moi des chevaux ?

— Ils sont à l'abri ; n'aie pas de crainte papa.

Pedro sanglotait comme un enfant, qu'il était encore ; la peur de l'abandon qui l'étreignait si souvent quand, bambin orphelin, il lâchait, un instant, la main de son père, ressurgissait soudain avec davantage d'acuité.

Sandrine ressortit de la maison titubante ; presque sur la pointe des pieds, pour ne pas déranger ce couple singulier, qui semblait l'avoir oublié ; un secouriste la prit en charge aussitôt.

Le VSAB des pompiers allait partir quand surgit Pedro.

— Madame ! Merci pour tout ! Mon père m'a dit de vous remettre cela.

— C'est moi qui te remercie, tu m'as sauvé la vie, je ne l'oublie pas.

Quel était ce volumineux cadeau enveloppé dans une couverture et que ses doigts pansés avaient du mal à extraire ?

Bientôt apparut la collerette d'une cape rouge. Sur son revers jaune
était inscrit au feutre indélébile :

RAPHAEL DE PAULA Alternative 1975.

FIN

2

Du même auteur sur Feedbooks

1161 (2006)

<http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

Plongez dans les beautés et horreurs du Moyen Age et des Croisades... Dans le riche pays d'Oc, le retour de vétérans croisés traumatisés par la sale guerre en Palestine.

DESSINE MOI UN FAUTEUIL AVEC DES AILES (2007)

Un dialogue sous des décombres, pour décoller.

Publié sur INLIBROVERITAS

<http://www.inlibroveritas.net/lire/oeuvre5838.html>

CHRESTOS (2007)

Si l'histoire de Jésus n'était qu'un mythe. Est-ce pour l'avoir découvert, qu'une archéologue a disparu ? Ou bien est-ce parce qu'elle a mis à jour le plus grand réseau planétaire du crime des crimes?

<http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

Les fesses de la faim (2009)

L'auteur : <http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

nouvelle érotico cynico satyriquo libérale

publiée Dans le recueil Un monde pourri2

<http://www.atramenta.net/books/un-monde-pourri-tome-2/48>

Les caprices du Vidourle (2009)

L'auteur : <http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

Quand l'amour se dessine, sur les berges du Vidourle, malgré ses caprices.

Il fait parler l'ombre et la lumière....

Une oeuvre touchante où Christian mêle avec talent l'humain et la beauté des lieux.....

Un style flamboyant et exigeant dont on reçoit avec force le cri de l'oublié, la souffrance de Max.....la grâce de Florence.....

Une oeuvre exceptionnelle !!!

Merci MARTIN christian

bruno KROL

La brise du géant (2009)

Nouvelle.

Quand une légende des plus incroyables, se révèle, mais ne peut s'avouer. La Margeride a des secrets cachés et qui vont le rester. on se marre actualiser Rabelais, voilà qui est une bonne idée. Le texte se tient et joue la carte du "et si c'était vrai" avec bonheur.

Quetzalcoatl

Moi j'aime bien les textes fumants. Celui-là, il est tellement fort qu'il aurait même pu raconter l'exploit d'un vieux pote :

Alexandre-Benoit Bérurier...

Guy Richart

Le parcours de l'oie Lilith (2009)

Une soirée entre amis dans une austère maison cévenole.

<http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>.

Pour écouter le texte: Audiocite

<http://www.audiocite.net/charme/christian-martin-le-...>

L'érotisme exige une obscénité légèrement sublimée (..)

une obscénité poétique.

BORIS VIAN

Photo couverture : http://www.flickr.com/photos/tati_chilli/

Enquête intime pour peau lisse (2009)

<http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

Une enquête policière où le commissaire Bakar explore chaque millimètre de peau du corps de Sonia, pendant que son mari dort dans le salon.

Le commissaire Mohamed Bakar ne fait pas son âge. Il a vingt ans et il n'en paraît que seize. Surdoué, il a eu son bac à treize ans et il est entré à l'école de police à seize ans. Mais la valeur n'attend pas le nombre des années surtout quand il s'agit de se pencher sur un corps... Je voulais dire se coucher sur un corps de vingt ans son aîné...

Le mas des collines blanches (2009)

Qui va donc guérir le Docteur Simon dans un mas perdu, et sous une tempête de neige?

Dans les garrigues, le tapis spumescent et glacé se dégonfla rapidement sous l'effet de la douceur de l'air, la cour crépitait du goutte à goutte des eaux cristallines qui dégringolaient du toit.

L'ouvrage du blanc déluge d'une nuit se liquéfia en un jour, mais

dans le coeur de deux êtres amoureux, il subsista comme un diamant pur.

Cadavres au pied du mur (2009)

<http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

La première enquête du commissaire Mohamed Bakar. Le commissaire le plus jeune d'Europe!

Nîmes, en octobre de cette année-là (2009)

L'auteur: <http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

Dans le tumulte de l'orage, du déluge dans une ville sinistrée, Christian MARTIN nous plonge dans le destin croisé de femmes et d'hommes aux prises avec des éléments aussi sauvages que leurs propres vies.

La légende de GOYA (2009)

Je voulais vous parler d'une légende dans un pays de cocagne où des taureaux noirs courent après des hommes en blanc.

Plongez dans l'intimité du raset, dans le berceau des cornes d'un taureau cocardier où l'homme en blanc va cueillir son trophée au péril de sa vie.

<http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

La traque (2010)

<http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

Dans une Lozère perdue dans un froid digne d'un hiver canadien depuis l'arrêt du Gulf Stream, dans une France misérable plongée dans un système au délire sécuritaire, plongez dans la neige, la brume, et le blizzard pour traquer un loup. Mais le traqueur n'est peut-être pas celui que l'on pense.

CARTON ROUGE (2010)

Quand le destin s'en mêle, le supporter trinque et finit en bière.

Une nouvelle enquête du commissaire Mohamed Bakar, le plus jeune flic d'Europe en pleine Coupe du Monde.

<http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

ERNESTO (2010)

En lecture libre sur : <http://www.inlibroveritas.net/lire/oeuvre30154.html>

2050, depuis 30 ans, l'arrêt du Gulfstream sous l'effet de la fonte des glaciers islandais et de la banquise, a soumis l'Europe à un climat semblable au Canada. Ce cataclysme climatique modifie profondément le quotidien des citoyens européens ainsi que leur environnement politique. Des villes polluées aux campagnes oubliées, les hommes et les femmes s'adaptent ou se plient aux contraintes climatiques et aux délires sécuritaires de l'état . Après "La traque" voici le deuxième volet où l'on va pénétrer plus loin le quotidien de ce monde d'un futur proche.

Un monde aimable serait en marche.

Œuvre sous licence Art Libre

La traque : http://www.inlibroveritas.net/lire/oeuvre28539.html#page_1

<http://guymasavi.wordpress.com/>

Lou veri du bois de Mintageau (2010)

Quand les cornes d'un gastéropode troublent le commissaire Bakar.

Ou le commissaire BAKAR enquête, sous le chant des cigales, dans un bois appelé "le bois de Mintageau".

Pour en savoir plus sur l'auteur :

<http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

Le signe fatal de l'Immaculée Conception (2010)

La dernière lettre de mon moulin.

La rivalité fratricide entre jésuites et capucins.

Visite présidentielle (2010)

Une enquête du commissaire Mohamed Bakar qui va voler très haut.

Plus haut tu meurs!

Vous pourrez lire les autres enquêtes du commissaire Bakar dans la collection :

<http://www.inlibroveritas.net/auteur1981-collection14.html>

Le sang des indignés (2011)

Quand la violence déferle sur les tentes d'un campement d'indignés, est-ce la fin d'une utopie pacifiste, la fin d'une

rencontre improbable entre un chômeur quinquagénaire et une paumée sans âge?

Publié dans Un monde pourri 2

<http://www.atramenta.net/books/un-monde-pourri-tome-2/48>

Photo couverture

<http://www.flickr.com/photos/mrcorn/>



www.feedbooks.com
Food for the mind